

SOPHIE OLIVE

la clé
des champs



Sophie Olive

La Clé des champs

© Sophie Olive, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6142-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Partie I

1

D'une certaine façon, oui, la mort fait bien partie de mon quotidien. Moi aussi auparavant je pensais qu'il y avait des limites, mais non. On s'habitue bel et bien à tout, même à bosser au milieu de gens en deuil et de cadavres. Cette proximité avec la faucheuse a bien sûr commencé il y a six ans, lorsque mon père s'est suicidé. J'ai tout lâché à Paris pour revenir en catastrophe à la ferme. Je n'avais rien vu venir, je n'avais même pas une idée précise du niveau d'emmerdes dans lequel mes parents s'étaient embourbés. Il s'agissait de l'histoire tristement banale du monde agricole. Étranglé de dettes, mon père n'avait plus vu d'autre façon de s'en sortir quand se laissant pendre de la charpente de la grange. C'est ma mère qui l'a trouvé. Et moi c'est l'unité psychiatrique de l'hôpital le plus proche qui m'a contactée et informée de la "situation". Ils allaient garder ma mère quelques jours dans leur service, elle avait souffert de bouffées délirantes devant les pompiers, venus décrocher mon père. Finalement elle était restée internée trois mois, choc post-traumatique.

Pas question donc pour elle de faire face aux échéances en attendant. Je me suis occupée des formalités administratives pour mon père, de préparer l'enterrement, de mettre le nez dans sa comptabilité après les condoléances, non sans arrière-pensée, du banquier au cimetière... Et en réalité, il a fallu tout vendre. La ferme, tous les terrains sans exception, le matériel, bref tout ce qui pouvait couvrir les dettes. Le notaire, Maître Varan, m'a bien aidé. Il connaissait mon père depuis le collège, ils étaient sinon amis du moins copains de beuverie pour les fêtes estivales en ville. Moins d'un an après son décès, il ne restait plus rien de l'exploitation familiale de mon père. Ma mère et moi étions hébergées chez l'une de ses amies. Bien que libérée par les médecins, il ne me semblait pas qu'elle remontait la pente le moins du monde. Et, de toute évidence, le mari de son amie n'en pouvait plus de rentrer tous les soirs pour trouver ma mère en boule sur son canapé. Quand elle a commencé à rêver de s'installer sur l'île de Tenerife après un reportage télé, je n'ai pas hésité. J'ai fait un crédit, lui ai trouvé un appartement sur place et un billet d'avion. Depuis, on échange des mails et des virements. Elle a trouvé un travail à l'office du tourisme local. J'ai fini de rembourser ce crédit l'année dernière. Hourra.

Ça, c'est en quelque sorte l'arrivée en fanfare de la mort dans ma vie. Mais il

semble que je lui ai tapé dans l'œil. J'étais aux abois côté finances. J'avais à peine fini mes études et j'étais en pleine recherche d'emploi lorsque ma famille a explosé en mille morceaux. Maître Varan m'a généreusement proposé de créer mon autoentreprise et il me mandaterait pour retrouver les proches, en cas de défunt sans descendance ni famille connue dans le coin. Le boulot rêvé... Quand on commence à avoir bien faim. Avant de se rendre compte que ce genre de mission, qui ne tombe pas tous les mois, encore moins plusieurs fois par mois, n'allait pas me faire vivre bien longtemps. Je vivais déjà à crédit en quelque sorte, puisque la grand-mère d'une ancienne camarade de classe, par gentillesse et pitié devant ma situation familiale, me louait l'étage de sa maison. Enfin louer... Quand je pourrai payer ! En attendant, je me sentais plutôt comme une squatteuse... C'était sans doute lié aux regards mauvais que me balançait son fils lorsqu'il passait s'occuper de sa mère, une fois par mois.

Bref, lorsque Maître Varan m'a proposé de rencontrer son beau-frère, M. Pignard, des Pompes Funèbres Pignard, car ce dernier cherchait une secrétaire qui gère aussi l'accueil de son "établissement" (fin de citation), eh bien j'ai accepté. Voire, par souci de précision, j'ai sauté là-dessus comme la misère sur les pauvres, comme dit le proverbe. M. Pignard voulait donc bien m'embaucher en CDD de six mois, me faisant miroiter tout de même "six mois de plus minimum" si tout se passait bien... Et lorsqu'il a su que j'avais toujours mon autoentreprise, il m'a demandé si je pouvais faire modifier les statuts, il avait un autre travail pour moi. Avec sa grosse tête de marchand de tapis je m'attendais au pire. Il ne s'agissait que de devenir déménageuse, pour vider les maisons ou les chambres d'hospice des défunts, pour soulager les proches de cette tâche trop dure, une fois que lesdits proches ont déjà embarqué le mobilier intéressant.

Et aujourd'hui, six ans plus tard, c'était en réalité ce travail de Débarrasseuse Professionnelle qui me permet de gagner le plus d'argent. C'est sûrement la principale raison qui m'a permis de supporter toutes ces années de magouilles de Pignard concernant mes CDD... Le patron a de l'ambition, son établissement a grossi, en a phagocyté deux autres. Tant et si bien que je viens de signer un CDI chez lui. Bon pour 28 heures, mais c'est pour mon bien. "Vous pouvez continuer vos activités en free-lance ma petite !". Vous voyez ces vidéos d'animaux sur internet ? Pas les vidéos trop chou, mais celles où ils passent tout à coup à l'attaque ? Moi j'en regarde souvent à la pause déjeuner, ça me détend, je laisse flotter mon imagination...

Mes activités en free-lance sont donc toujours les mêmes, chercher des membres de la famille du défunt pour le notaire et vider des habitations. Mais j'ai réussi à améliorer l'ordinaire sur ce dernier point. Les clients m'engagent donc pour tout débarrasser. Je leur fais la lettre de mission avec ce mot, débarrasser, et non pas jeter par exemple. C'est un petit conseil gratuit de Maître Varan lorsqu'il a appris que, justement, je ne jette pas tout. J'ai un deal très intéressant avec un antiquaire qui récupère tous les objets en cuivre, vieux livres etc. Et quand certains meubles me semblent pouvoir être joliment restaurés, eh bien je demande à Carlos, l'ébéniste de la ville, de les retaper. Ensuite, je les vends sur la boutique en ligne que j'ai créée sur un site "vintage hors de prix pour bobos". J'ai passé pas mal de temps à me documenter sur les arts décoratifs, les grandes tendances du XXe siècle, et autres. Et quand la pêche est bonne, je respire mieux en pensant qu'une fois revendu, je pourrai m'offrir de la viande. Enfin non, je suis végétarienne. Mais vous comprenez ce que je veux dire. Je peux enfin affirmer que je n'ai plus besoin ni de m'asseoir, ni de masque à oxygène pour vérifier le solde sur mon compte bancaire. Hourra. Étudiante, je ne m'intéressais qu'à mes cours d'histoire, un peu d'histoire de l'art et aussi beaucoup de littérature. Mais rien d'aussi basement matériel que de réfléchir pour monter un business et gagner de l'argent. C'est drôle comme les intérêts varient en fonction des circonstances. Je suis devenue une bonne épicière, une Pignard en herbe peut-être. Zut.

2

Pignard a ouvert les portes battantes du hall, comme un cow-boy les portes du saloon. Claire a sursauté, j'ai failli renverser ma tasse et Kevin a aussitôt protégé son entrejambe.

"La vieille Mantesquiou a passé l'arme à gauche, il me la faut celle-là !, tonne Pignard, Fonce là-bas, fissa !"

Je n'ai pas besoin qu'il me pointe du doigt pour savoir que ça m'est adressé. Mais Pignard aime le théâtre. Il a déjà fait demi-tour, on l'entend encore répéter, qu'il la lui faut la vioque. Classe. Juste le temps d'expliquer à Kevin que non, il ne va pas m'accompagner chez la défunte avec le corbillard, pour des raisons assez évidentes de décence, et je me mets en route pour aller démarcher une famille en deuil.

J'ai intérêt à me dépêcher, l'aller-retour jusqu'au manoir Mantesquiou va me prendre minimum une demi-heure. Et il faudra encore repasser au bureau pour récupérer les fleurs de la veillée de M. Graniol pour les transporter en quatrième vitesse au cimetière avant l'enterrement de M. Vigué. Oui, Pignard a eu cette superbe idée d'économies de coût un an auparavant. Réutiliser des gerbes de fleurs mortuaires, toute honte bue... Enfin ! Travailler, c'est avoir des problèmes qu'on n'aurait pas au chômage. Meilleure réplique de New York Unité Spéciale. Répéter ce mantra au moins une fois par jour me permet de lâcher prise. Lâcher prise sur mon envie de meurtre avec préméditation sur Pignard.

Au détour d'un bosquet de cyprès, le manoir explose au milieu du paysage. Entouré de vignobles, dominant la colline et la ville en contrebas, la maison de maître comme il se doit. Un autre genre d'exploitation agricole, le genre qui fait des bénéfices en vendant sa piquette en Californie. Attention, je n'y connais rien pour juger les vins. C'est dire l'état du leur... Comme d'habitude, je me gare environ trois cents mètres avant les maisons des "prospects", les potentiels clients quoi. Trop honte d'être là, trop peur que quelqu'un voit le flochage morbide de la voiture et que... Je ne sais pas quelles pourraient être les conséquences de déposer une lettre faussement manuscrite du PDG des Pompes Funèbres Pignard pour présenter ses condoléances et proposer ses services dans la même journée que le dernier souffle du défunt, mais enfin, je ne préfère pas le découvrir.

J'adopte donc une attitude que je qualifierai de furtive, longeant le mur d'enceinte, cachée des potentiels regards. Enfin, sauf ceux des cigales puisque j'entends leurs stridulations toutes proches. Aujourd'hui, pas de bol, la boîte aux lettres est de l'autre côté des grilles de l'entrée principale. Il va donc falloir faire face à ce passage à découvert. Bon sang, j'ai bien une rime pour Pignard. Je jette un œil au-dessus du mur en me mettant sur la pointe des pieds. Chemin central, deux étendues de pelouse de chaque côté, piscine immense plus au fond sur la droite. Personne. Je passe devant les grilles, dépose la lettre du patron et retraverse. Mon portable se met à vibrer, c'est Claire qui souhaite s'assurer que je serai bien là pour les fleurs...

Sur la route du retour, je dois confesser que je dépasse quelque peu la limitation de vitesse. Oui, je sais, c'est mal. Mais disons que j'ai un solide sens du collectif au travail... Je mets la radio à fond, toutes fenêtres ouvertes. C'est peut-être parce que ma chanson préférée est diffusée à ce moment-là que je ne me suis pas méfiée. La ligne droite en descente. Les gendarmes se planquent en bas presque un jour sur deux l'été. Aujourd'hui par exemple. Et je les vois s'agiter pour me signifier de m'arrêter. Je ne reconnais pas la fille qui me fait les moulinets du bras, une mauvaise nouvelle de plus. Je les connais tous depuis le temps. Pas cette fois, la guigne.

“Alors, où est-ce que tu cours comme ça ?, lance l'autre gendarme resté à l'ombre jusque-là.

— Gilles ! Dieu merci c'est toi !

— Tu sais pourquoi on t'arrête ?

— Gilles je t'en supplie, je passe une journée bien pourrie à cause du chef, est-ce que tu peux fermer les yeux pour cette fois ?

— Mais t'abuses, 120 au lieu de 80...

— Ah bon ? Non je ne crois pas, je regardais mon cadran justement, 80 tout rond...”

Il me lance un regard, las, très las.

“Tu ne vas rien avouer ?

— Pas même sous la torture. Écoute Gilles, s’il te plaît, je viens de laisser de la pub chez les Mantesquiou, faut que j’aïlle faucher des fleurs... Je suis débordée.

— Au manoir ?

— La matriarche est morte, oui.

— Quand ?

— Aujourd’hui même.

— Ah ouais, il ne perd pas de temps le Pignard...

— Je te promets que je ne le referai plus, je porterai des lasagnes à la caserne, des codes promo pour les conventions obsèques...

— Allez, allez ça va. Décampe de là, va...

— Je me tiendrai à carreaux, c’est promis, merci mille fois !

— N’oublie pas les lasagnes !”

Au crématorium, pas le temps de souffler. Claire avait déjà commencé à charger la camionnette.

Arrivées au cimetière, comme deux criminelles, on ne parle pas. On installe les gerbes de fleurs autour de la future tombe du client. Je n’aime pas beaucoup l’odeur des bouquets. C’est très vert, un peu aigrelet. J’entends la notification d’un texto. Kevin nous informe que le corbillard va passer le portail côté nord. Et comme tout crime très bien orchestré, j’ai le temps de sortir côté sud...

“C’était comment au manoir ? demande Claire en allumant sa cigarette.

— Personne ne m’a vue.

— Comment Pignard a pu être au courant si vite ? Le jour même...

— Il a sans doute payé l’infirmier, ou quelqu’un d’autre.